



Milady, tournage classique pour un personnage extravagant

Évoquer *Milady* par l'intermédiaire de quelques souvenirs où se mêlent la préparation des dialogues, de la mise en image comme des scènes de tournage, c'est aussi revenir sur un texte particulièrement riche en ce qui concerne le passé du Cadre noir. Un passé proche mais révolu tout de même, qui évoque tout à la fois le temps de l'écriture par Paul Morand, l'année 1933, le temps vécu par les personnages de l'entre deux guerres, et enfin le temps du tournage avec ses anecdotes en 1975. L'événement le plus marquant concernant le tournage de *Milady* est incontestablement la disparition du lieutenant-colonel Bouchet, écuyer en chef, lors d'un accident de voiture alors qu'il se rendait sur le site de la nouvelle école en construction à Terrefort, quelques jours avant le début du carrousel.

Les premiers souvenirs concernent l'élaboration des scènes et du texte par le metteur en scène François Leterrier en s'imprégnant des lieux, des personnages. Il fallait suivre de près la nouvelle extraite des *Extravagants* : très précise par certains aspects elle permet de s'imprégner de l'ambiance saumuroise et des idées équestres qui sous-tendent les attitudes du personnage principal. En choisissant cet officier supérieur, Paul Morand se fait plaisir, lui qui est cavalier et connaît si bien le milieu qu'il décrit, comme la littérature équestre. Le choix de Saumur n'est pas non plus un hasard : «*la ville avait l'esprit cavalier, le culte de l'honneur, l'amour du risque, le mépris de l'argent*»¹

Ce monde est en effet celui du Saumur des années 30, celui du milieu particulier des officiers et de l'équitation, mais pour le film on s'est rapproché des années 50. L'acceptation du tournage, courant 1975, par l'écuyer en chef, le lieutenant-colonel Bouchet, avait son importance : il touchait forcément à l'image du Manège, de ses traditions et impliquait la participation des écuyers et des sous-maîtres, à

travers des présentations équestres mais aussi par des séances pratiques montrant le personnage principal au travail. Le choix du cheval fut celui d'un cheval sûr et irréprochable, hormis le fait qu'il n'était pas une jument ! Il s'agissait de Mirmos, avec comme «doublure» pour les plans de détail Cramique et son cavalier olympique : l'adjutant chef Le Rolland.

Concernant les dialogues il fallut faire quelques choix quant à certains mots qui n'auraient pas convenu dans la bouche d'un écuyer du Manège de Saumur d'alors. En conséquence, quelques rares expressions ont été modifiées, sous l'autorité de l'écuyer en chef le commandant Durand, pour mieux servir tout à la fois Jacques Dufilho et son personnage du chef d'escadrons Gardafort, comme les autres protagonistes, le lieutenant de Léal (François Marthouret), Max Grumbach (Claude Giraud), sans oublier le général du film : Jean Pacqui qui, à la ville, était Jean d'Orgeix l'entraîneur national de Saut d'obstacle, installé avec son pôle fédéral durant cette époque à Saumur, dans d'anciens bâtiments de l'École de cavalerie, près de la Loire et du manège Kellermann.

Les mots et expressions cavalières reflètent parfaitement le style de Saumur et ces idées qui sont la marque de l'École. «*Saumur royal, tué par l'Édit de Nantes mais ranimé soudain par l'arrivée des beaux Carabiniers ; Saumur chouan ; Saumur d'avant le chemin de fer, quand les gens prenaient le bateau à vapeur pour aller de Tours à Nantes et que les barques chargées de foin abaissaient leurs mats pour passer sous les ponts.*» Les beaux carabiniers du comte de Provence, arrivés en 1763, pour y prendre leur quartier, ne prendront que plus tard le nom de Carabiniers de Monsieur, en 1774, à la mort de Louis XV, et l'avènement de Louis XVI faisant du comte de Provence le frère du roi.

1. *Milady*. Nouvelle de Paul Morand, édition nrf Gallimard 1935.





Les références équestres par les livres sous-tendent une conception de l'équitation.

Le film, centré sur la vie du commandant Gardefort, s'appuie sur un épisode crucial qui permet de révéler l'aspect si particulier de la personnalité du personnage. Cet épisode, c'est le divorce de Gardefort et les difficultés financières importantes qui le contraignent, pour retarder la vente de Milady, à se séparer d'une partie de sa bibliothèque... Occasion rêvée pour Paul Morand, auteur de l'*Anthologie de la littérature équestre*² de citer les ouvrages fondateurs de l'École française. Il est logique qu'un écuyer comme Gardefort les possède. L'ouvrage le plus ancien est à l'origine de nos traditions, il est de Frédéric Grison : «*Manuel de la science des académies hippiques de Naples et des manèges italiens dont s'inspirent chez nous La Broue et Pluvinel ; de ce dernier, Gardefort possédait l'infolio magnifique de l'Instruction du Roy, année 1625, orné d'un Louis XIII caracolant, de quarante huit planches de chevaux et de six planches de mors.*» Je me rappelle que TF1 avait organisé un débat auquel j'ai pris part, aux côtés de Jacques Dufilho, je fus exceptionnellement

autorisé à sortir de la Bibliothèque du Manège³ cette *Instruction du Roy* pour l'émission de lancement du film. Ces références sont très importantes, car elle mettent en avant les sources même de l'École française. L'équitation de cour, qui prolonge l'équitation martiale, s'est constituée dans les principautés italiennes sous la Renaissance avec l'influence de l'équitation d'orient, fruit des échanges avec Byzance. L'étonnante mobilité des chevaux arabes a incité les *cavalerices* à rechercher l'extrême de l'équilibre et à donner naissance à ces fameux Sauts d'école qui sont à l'opposé des pratiques chevaleresques et des mouvements des destriers au combat⁴ (passades, pirouettes, et autres repollons). Destinés à une équitation de cour, les sauts ornaient, loin des risques du combat, les chorégraphies des carrousel au moment même où la danse de cour se mettait en place. L'avènement de cette nouvelle pratique et d'un vocabulaire équestre approprié en Italie a permis à l'équitation française de constituer sa propre école, au Louvre et aux Tuileries, avec Pluvinel, puis La Guérinière. Ainsi, la manière s'épure pour donner naissance à ce style si caractéristique de l'école française. Il vise une certaine «désinvolte», une apparente facilité qui sied à l'homme de cour ; grâce, harmonie, discrétion en sont les composantes. Evidemment Gardefort possède les ouvrages à la source de l'École française, et Paul Morand précise : «*du XVIII^e siècle, un La Guérinière, L'École de Cavalerie avec des portraits équestres par Parrocel, ...*». Pour le XIX^e siècle sont mentionnés d'Aure, Baucher, et «*Les Principes de dressage et d'équitation de Fillis devenus si rares (et qu'on dit rédigés par Clemenceau)*». On connaît en effet la part déterminante de cet homme politique dans la rédaction des ouvrages de son professeur d'équitation James Fillis, qu'il ne put faire nommer comme écuyer en chef de Saumur, car il n'était pas officier. Ce bauchériste de l'impulsion continuera dans cette voie d'une équitation rénovée et détachée des traditions de l'ancienne école française décrites avec force détails par P-A Aubert⁵.



Fig. 1. - Aquarelle du colonel Margot «Souvenirs des temps heureux»

2. *Anthologie de la littérature équestre*, Paul Morand 1966, Perrin

3. Bibliothèque qui a donné naissance à celle de l'ENE, devenue depuis un centre de documentation bien plus large

4. Voir Montaigne *Les essais*, chap XLVIII : *Des destriers* ; anecdote de la bataille de Fornoue

5. P-A. Aubert *Traité raisonné d'équitation d'après les principes de l'École française*. Paris 1836



Au cours du tournage, les conversations tournaient parfois sur la formation équestre de Paul Morand ou de Jacques Dufilho. Étaient évoqués aussi les écuyers marquants de l'époque : Wattel, Lesage, Danloux, ... (Fig. 1.) ainsi que les querelles du moment qui expliquent les propos de Gardefort au général commandant l'École lorsqu'il vient annoncer sa démission. L'inspirateur de ce personnage pourrait être le colonel Féline qui, pressenti comme futur écuyer en chef, n'avait pas été nommé, au profit du lieutenant-colonel Blacque-Belair, en 1912, d'où ses critiques sur le *Questionnaire d'équitation*, de ce dernier, sorte de catéchisme pour les élèves de l'École de cavalerie. Les critiques de Féline étaient aussi acerbes que celles de Gardefort. (Fig. 2.)

Paul Morand avait connu ces querelles de méthodes qui envenimaient les chapelles équestres françaises, d'une part avec l'enseignement du manège Pellier, de tradition classique, et d'autre part d'Armand Charpentier, d'influence bauchériste où la pratique des flexions y était courante pour rechercher cette décontraction de la bouche si chère à ce courant français. Paul Morand utilise, en expert, l'expression «*main légère*» qui

caractérise l'équitation des XVII^e et XVIII^e siècles mais qui résultait surtout de l'éducation par le caveçon d'une part, et de l'emploi de mors de bride à très grandes branches, sans filet. La main devant maîtriser les différents degrés de l'appui selon La Guérinière⁶ : appui «ferme, léger, et tempéré, qui fait la meilleure bouche». On ne parlait pas encore de légèreté au sens mis en avant par Baucher, mais c'est une autre histoire. Par pur hasard, Jacques Dufilho suivra également l'enseignement d'Armand Charpentier, rue de Passy, dans cette recherche de l'appui doux, de la bouche aimable. Bien que Paul Morand soit très passionné pour l'équitation d'extérieur, qu'il pratique avec beaucoup d'allant, il ne travaillera pas son personnage dans cette direction mais au contraire dans la voie plus classique et plus intérieure de l'équitation académique et de cette recherche de la complicité avec le cheval, en l'occurrence ici d'une jument nommée Milady. Ceci explique la colère de Gardefort vis-à-vis de Max Grumbach qui a détruit cette complicité au profit de la recherche d'un spectaculaire façon cirque. Pour jouer cette Milady dénaturée, il a fallu faire appel à un cheval maîtrisant le pas espagnol et monté par Claude Giraud, futur maître de manège du Cadre noir.



LES LIEUX LIÉS AU TOURNAGE

Le Gambetta

Le soir nous dînions dans ce qui était devenu notre cantine, au Gambetta. Monsieur Jean Bouhau, ancien

6. La Guérinière *L'École de cavalerie*. Chap VII, De la main de bride, et de ses effets. Paris 1733.

SERIEYX	Lt	1921-23
du BREUIL	Lt	1922-28
LESNE	Cap.	1922-26
de BAZELAIRE	Cap.	1924-26
LE MOYNE	Cap.	1924-25
de BOISSESON	Cap.	1924-29. 32-37
AUBLET *	Lt Cap. Cdt.	1924-29. 34-39. 41-43
NOIRET	Lt	1924-25. 28-31
de VILLELE	Lt Cap.	1925-29. 35-36
TATON	Lt	1925-26
VOLPERT	Lt	1925-26. 29-33
de LANGLE de CARY	Cap.	1926-32
SIMON	Lt	1926-29
de VERNEJOL	Cap.	1927-34
L' HOTTE	Cap.	1927-34
VANUXEM	Lt	1927-32
de la CHAUVELAIS	Lt	1928-32
LAFFARGUE	Cap.	1929-39
de MINVIELLE *	Lt Cap.	1929-39. 1945
LESAGE *	Cdt. Lt Col.	1930-31. 32-33. 35-39
RETHORE	Lt	1930-34
VERNHOL	Lt	1931-34
JALENOUES de LABEAU	Lt	1932-35
du CORAIL	Lt	1932-34
CAVILLE	Lt	1933-38

Fig. 2. - Une des plaques des écuyers
Coll. École Nationale d'Équitation



sportif de haut niveau tenait une des meilleures tables de Saumur. Le restaurant était calme et nous y venions assez tard, les dîners s'éternisaient un peu et notre restaurateur s'endormait régulièrement derrière son journal «L'Equipe». Les anecdotes du jour, les interrogations sur la météo étaient vite oubliées sous le feu des histoires racontées par Jacques qui nous fit découvrir un talent nouveau : il était imitateur. Il avait une aisance étonnante pour reprendre des expressions, des mimiques ou la voix de personnes intervenues sur le tournage... Comme cette imitation qu'il se plaisait à faire du colonel Hau, ancien écuyer, qui joue le rôle de la commission d'achat en début du film sur le terrain de Verrie. Reproduisant parfaitement sa voix et ses intonations si particulières, il reprenait un échange flatteur qu'il avait eu avec lui au sujet de Cramique : «*Le Rolland, oui son piaffer quel tride, quelle régularité*» : c'était étonnant de réalisme, de précision des mots pourtant si particuliers au dressage.

(fin de la première partie) à suivre

Alain Francqueville,
*chef d'escadrons (h), ancien écuyer du Cadre noir,
ex-entraîneur national et chef d'équipe du dressage,
juge international de dressage*

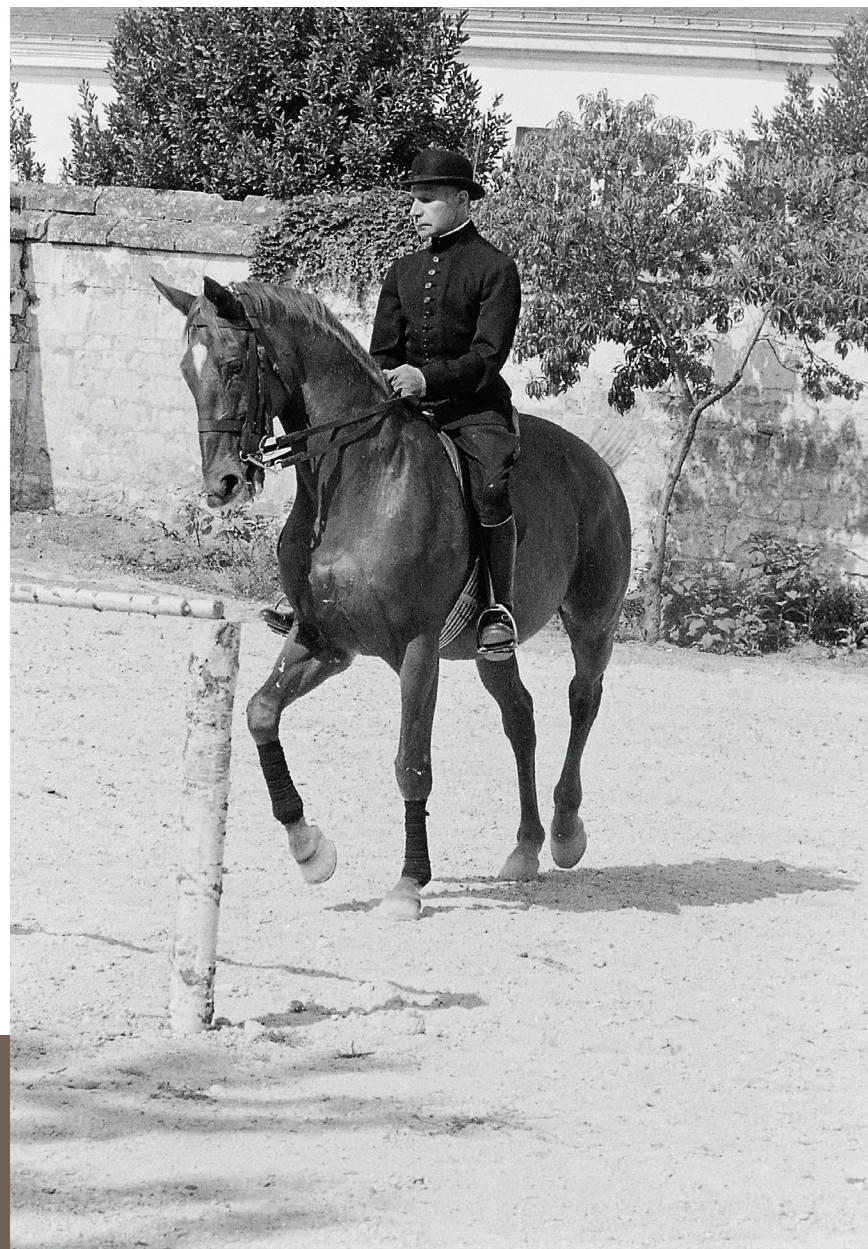


Fig. 3. - Dufilho sur Mirmos
Photo prise lors du tournage *Milady*
© Coll. Alain Francqueville

Milady, tournage classique pour un personnage extravagant (suite)

par Alain Francqueville



Jacques Dufilho travaillant Mirmos sur la carrière Saint-Nicolas, Photo du tournage © D. Gautier (Les Garennes)

Les chevaux de Dufilho

Mirmos et Shah ont permis à Jacques Dufilho, venu monter régulièrement environ un mois avant le début du tournage, de se remettre en condition pour ce rôle ; sur le plan équestre, j'étais donc avec lui tous les jours. Il aimait à rechercher la complicité avec les chevaux, naturellement dans la ligne de l'école. On

voit Shah au début du film lorsque le commandant Gardefort, encore en activité, sort du Manège des écuyers et croise un sous-maître. Il s'agit de Jean-Pierre Tuloup.

Le choix de Mirmos était assez évident. Ce cheval bénéficiait d'un statut particulier comme ancien cheval de monsieur l'écuyer en chef. Il avait de la présence mais surtout, il était très "pratique". Parfaitement dressé, il avait une bouche très aimable car il avait été "bauchérisé" par le colonel de Saint-André, écuyer en chef selon sa méthode¹ basée sur les flexions, très fidèlement au général Decarpentry dont il avait été l'élève régulier.

Mirmos avait été en tête des reprises sous la selle du colonel jusqu'en 1972. Il avait à son actif un nombre important de présentations officielles, notamment celle donnée au Champ de Mars, en l'honneur de la reine Élisabeth II d'Angleterre, en présence du président Georges Pompidou et ce, le jour même de la parution du décret de création de l'École nationale d'équitation, le 16 mai 1972. Mirmos sera affecté au premier écuyer civil de l'École, monsieur Altaïrac du Mesjean, puis il sera monté par le commandant Durand, en tête des reprises, après sa prise de commandement.

Les répétitions carrière Saint Nicolas

Elles se passaient dans un lieu symbolique situé à quelques mètres de la rue *Courcouronne*, toponyme qui tient son nom de la carrière (sorte de cour) qui appartenait au Roi et sur laquelle se donnaient des leçons au sein de l'académie équestre destinée aux étudiants du collège protestant de Saumur pour pratiquer l'équitation et les jeux d'exercices. Cette cour de la couronne était toute proche du Chardonnet où l'on retrouvera deux siècles plus tard les carrousels de l'École de cavalerie, à partir de 1828. Le premier fut donné à quelques mètres de là sur la carrière qui longeait le manège des écuyers et sur laquelle fut construit, lors de l'apparition des premiers blindés un garage dédié au commandant Bossut.

Lors de ces répétitions, se retrouvaient autour de François





2

Leterrier, cheval, acteurs et techniciens. Nous repérons les tracés les plus adaptés à la mise en image d'un travail "personnel" de Gardefort et de ses échanges avec son protégé, le lieutenant de Léal.

Pour l'occasion nous avons fait déplacer le grand miroir du Manège des écuyers pour reconstituer un lieu de travail propice à la réflexion, dans tous les sens du terme, et qui convenait à l'état d'esprit de Gardefort. Se joignait à nous le capitaine Rémiat dont l'œil était particulièrement pointu et qui devait intervenir dans une des dernières scènes du tournage. On le voit en tête de la Reprise des sauteurs en liberté, lors du 126^e carrousel, avec son extraordinaire Urtu, sous le regard de Gardefort en compagnie de son ami et ancien du Manège, Béguier de La Digue (l'acteur Jean Martinelli).

Dans le travail de préparation, l'observation primait, notamment pour Jacques Dufilho qui détectait les petits détails lui servant à construire l'image de son personnage, comme la manière de tenir et de mettre sous le bras la cravache à trois viroles. Il repérait, puis essayait le geste qu'il répétait jusqu'à obtenir l'approbation du geste juste et la maîtrise en situation de tour-

nage. De même, le soin à posséder la tenue, comme les bottes avec ce pli si particulier de la tradition du Manège, formant un X au dessus de la cheville, lui tenait à cœur. Enfin, pour la tunique qu'il fallut trouver à sa taille, il s'équipa de celle du maréchal des logis chef Boachon, à l'époque sous-maître de manège. Avec un changement des galons et des attentes, l'affaire était jouée et Gardefort prenait vie.

Les lieux qui inspirent le personnage

Il faut citer en premier les écuries du Manège (appellation traditionnelle qui rappelle le nom de l'institution lors de sa mise en place en 1815 : le *Manège académique*, qui ne deviendra que bien plus tard le Cadre noir, d'abord sous forme d'une expression familière dont la première mention apparaît en 1896, puis en devenant officielle par décret le 28 janvier 1986 qui modifie celui de création de l'ENE).

En deuxième, vient le manège des écuyers, bâtiment construit en 1767 et situé place Charles de Foucauld, alors éclairé au gaz. Enfin, l'hôtel de commandement, résidence du général commandant l'École de cavalerie, où Gardefort vient annoncer les raisons de sa démission sert aussi de décor

3



4



2/3

Photographies du tournage
© Dominique Gautier
(Les Garennes)

4

L'équipe au tournage. Au centre
François Leterrier et sur la gauche
le capitaine Rémiat et le lieutenant
Francqueville,
conseillers techniques. DR



5



6



7

5
Jaquette du DVD vendu par les
Amis du Cadre noir

6
Le disque 33t comprenant la
bande originale du film Milady

7
Extrait de la Nouvelle
République du 20 août 1975

en début de film. La presse fit régulièrement des articles sur le tournage dans ces lieux si particuliers.

Un mot est nécessaire sur l'écurie de Milady, installée rue de la manutention, petite rue qui débouche derrière le manège des écuyers. C'était une ancienne écurie comme il y en avait beaucoup à Saumur, semblable à celles de la rue du Pavillon, avec de petites maisons qui servaient à loger les officiers stagiaires avec leur cheval d'arme et l'ordonnance... Toute une époque. L'écurie du tournage était devenue un garage mais peu modifiée. De légers aménagements ont suffi pour lui redonner son apparence ancienne. Le capitaine Rémiat y veillait de très près.

Les écuyers en représentation dans le film

La première reprise que l'on voit dans le film est celle des Sauteurs en liberté, lors du Carrousel de l'École de cavalerie. L'écuyer en chef en est le commandant Durand. Là, il fallut tourner en direct, dans l'ambiance, présence du public oblige, avec courses des têtes et des pistolets par les sous-lieutenants finissant leur année d'application. La deuxième reprise est la **Reprise de manège** présentée en nocturne dans le manège des écuyers. Paul Morand décrit : " Pendant une heure le travail se poursuivait dans le clair obscur. La peau blanche des culottes et des gants, le luisant des éperons, l'or des décorations et des épauettes réveillaient seuls cette immense lice quadrangulaire. Dans le silence qu'aucun bravo ne venait couper tintaient les gourmettes métalliques ; parfois c'était le cliquetis d'un cheval détendu, contraint de mâcher son mors sous l'ardente et invisible pression des jambes du cavalier ; car autant la main demeurait légère, attentive au moindres mots d'une conversation secrète entre supérieur et inférieur, autant ces jambes d'homme assis droit se fixaient en un implacable étau ; par elles, le cheval semblait pris comme un fleuve

*impétueux entre ses quais de granit ; leur fixité était telle que l'animal apparaissait dompté, tordu, plié en arc ; il ne restait plus d'autre issue à ses forces qu'une active obéissance. Les spectateurs redescendaient des tribunes, prêts à animer, à une heure aussi insolite et tardive, les rues mortes de Saumur.*³¹

Le tournage eut lieu en deux parties : l'une consistait à filmer la reprise, sans public, l'autre filmait les spectateurs, sans la présence des chevaux, ce qui en avait étonné plus d'un. Soirée habillée avec quelques officiers accompagnés de leurs épouses, comme le lieutenant-colonel de Coëtparquet et des noms connus du Manège et de l'École : Guinard, d'Hérouville, de Torquat... et moi-même : il fallait refléter l'ambiance décrite par Paul Morand avec ses petits bruits, regards, réactions... Le dialogue reflète bien cet état d'esprit saumurois et celui des cavaliers : " - C'est admirable disait une jeune dame au lieutenant-colonel de service, de voir ce qu'on peut arriver à faire avec des bêtes. - Ici nous n'appelons pas les chevaux des bêtes, madame, répondait l'officier avec politesse." (le lieutenant-colonel de Coëtparquet)

Tournage de la fin du film

Cette marche sur le pont de chemin de fer a sa petite histoire. Il a fallu décomposer en différentes séquences cette chute : la marche qui paraît être "sur" le viaduc, puis la chute. Cette dernière est composée de différents éléments avec notamment un saut qui paraît être dans le vide, en fait un saut du capitaine Rémiat (à partir d'une petite butte, celle des Jeunes chevaux que l'on trouve après le spring garden à l'entrée du terrain du Breil, située sur la droite, au début du terrain de polo, cher au général Wattel et devenu un temps un champ de course), puis le lieu de *La Quinzaine du cheval* de Saumur. Cette séquence est raccordée avec la vue cheval endormi qui





représente Milady après la chute.

On doit remercier François Leterrier et la production d'avoir su choisir les acteurs et artistes les plus adaptés à la version téléfilm de la nouvelle de Paul Morand. La musique contribue tant à créer l'atmosphère du film et reste en tête si facilement : merci à Georges Delerue. La lumière est due à Claude Butteau, le chef opérateur, un génie des nuances dans la couleur. On lui doit ces très belles lumières de bord de Loire mais aussi le "raccord" du tournage de la scène sur le pont de chemin de fer où le ciel du haut raccorde avec celui du bas alors que les plans avaient lieu dans des sites et jours différents. Qualités de lumière ressenties tout particulièrement lors de la présentation de la copie originale du film à Saumur dans la grande salle du cinéma des bords de Loire où le tout Saumur était invité. Aujourd'hui, 40 ans après sa première présentation, le film a été diffusé sur la chaîne Équidia et, avec l'aide de l'INA et de l'Association des amis du Cadre noir diffusé sur DVD.

Laissons à Paul Morand le soin de refermer cette évocation par quelques mots de la préface de son anthologie⁴ : "*Les chevaux sont nos maîtres et ont les hommes pour esclaves, mais esclaves de plein gré, serfs par amour...*" parfois ont-ils du mal à se défaire de ces liens. Il poursuit sur ce qui est bien l'état d'esprit cavalier, cet archétype de l'écuyer défendant une certaine idée de l'équitation française : "*L'assiette du cavalier, faite de fixité et de liant, est l'image même de l'idéal politique, c'est à dire une domination d'autrui qui commence par la maîtrise de soi-même : c'est la forme la plus élevée de l'architecture, une édification sans points d'appui ou avec le minimum d'aide*" pour marcher droit !

Alain Francqueville

Chef d'escadrons (h), ancien écuyer du Cadre noir, ex-entraîneur national et chef d'équipe du dressage, juge international de dressage

¹voir : "Doctrine et méthodes" in *Le Cadre noir*, Paul de Cordon, Éd. Julliard, 1981

³*Milady*, op. cit.

⁴*Anthologie de la littérature équestre*, op. cit.



Bronze du comte Henri de Ruillé (1842-1922), représentant des Sauts d'école par deux écuyers du Cadre noir de Saumur, photo © Alain Laurieux